

La campagne suffoquait sous une chaleur torride. Pas un nuage pour masquer le soleil, pas un souffle de vent, pas le moindre bruissement de feuilles. Haut dans le ciel, des rapaces tournaient au-dessus d'immenses champs de blé ; des prés aux mille fleurs s'élevait, lancinant, le chant strident de myriades de grillons. Les ruisseaux, réduits à de minces filets, s'écoulaient lentement sur leurs lits de galets, et les branches des saules, jadis entraînées par le courant, pendaient, sèches et immobiles. La poussière montait en minuscules spirales des chemins de terre surchauffés. Ça et là, des vaches, patientes et résignées, dormaient ou rumaient à l'ombre d'arbres à bout de forces.

En cette journée d'août de l'an de grâce 1619, un ciel immaculé recouvrait depuis plusieurs semaines déjà la Bavière. Son bleu lumineux conférait une beauté paisible au pays munichois, à ses riches prairies mollement ondulées et à ses lacs étincelants, à ses opulents tapis de fleurs et à ses villages de poupées. C'était le règne de la beauté. De loin en loin seulement, le soir, des nuages gris et noirs s'amoncelaient à l'horizon, puis des éclairs jaillissant de leur ventre en direction de la terre se déchargeaient en une averse crépitante. Pourtant, dès le lendemain matin, le soleil brillait à nouveau de tous ses feux ; les Alpes, comme la veille, se dressaient visibles de loin dans l'air limpide, les cimes les plus élevées recouvertes de neige ; on aurait dit que la nature cherchait à faire étalage de toute sa richesse, été et hiver mêlés.

Cette même journée d'août, dans l'herbe d'un pré, à l'ombre d'un pommier, trois jeunes filles étaient allongées à côté d'un tas

de pommes qu'elles venaient de cueillir. Somnolentes, incapables de converser, elles croquaient un fruit. Absorbées par ce léger bruit familier, elles ne poussaient de loin en loin qu'un soupir d'aise et, parfois aussi, des exclamations de mécontentement quand des abeilles ou des guêpes les approchaient de trop près. Âgées d'une quinzaine d'années, elles paraissaient en excellente santé, ce qui, dans l'Empire allemand de cette époque, n'allait pas de soi. Mais elles avaient la chance de vivre dans le duché de Bavière, un pays dont l'économie prospérait sous l'administration sage et avisée de l'influent duc Maximilien, un Wittelsbach. Il faut également dire qu'elles appartenaient à des familles nobles et aisées. Bien que nées en des temps terribles, elles n'avaient pas encore ressenti dans leur chair la misère et le malheur. On voyait à leurs vêtements qu'elles fréquentaient une école conventuelle où, si l'instruction répondait tout juste au minimum jugé indispensable, elles bénéficiaient en revanche d'une copieuse formation religieuse. On leur apprenait à tenir un ménage, on leur enseignait la patience, la maîtrise de soi, et, à la fin de leur séjour dans le couvent, elles étaient réputées prêtes à épouser l'homme de bonne noblesse que leurs parents, entre-temps, leur auraient choisi. Dans une existence aussi soigneusement planifiée, le séjour forcé dans un couvent représentait, pour nombre de jeunes filles, le seul moment de véritable jeunesse, le temps des amitiés, du plaisir et des petites libertés.

Les élèves couchées sur la prairie vivaient au couvent Sankt Benedicta, un vieux bâtiment à l'écart de tout, à une journée au sud de Munich. Elles portaient de longues robes montantes en lin d'un bleu grisâtre, des chaussures noires et, autour du cou, une croix en or. Elles étaient obligées de tirer leurs cheveux en arrière et de les nouer en un chignon, mais chacune s'était arrangée pour égayer cette stricte et dévote coiffure en laissant dépasser quelques boucles, tentant par là d'atténuer la laideur de vêtements dans lesquels elles se faisaient l'effet d'un épouvantail.

L'une d'elles, ayant fini sa pomme, se releva. De la même taille que ses compagnes, elle était plus mince, plus délicate. En dépit de la torpeur ambiante, elle inspecta les alentours d'un œil vif. La finesse et la grâce de son visage, avec ses grands yeux bleus, lui conféraient l'apparence d'une enfant, mais les cils fournis, le nez,

droit et mince, et la bouche, charmante et douce, annonçaient la future belle et jeune femme. Pour l'instant, elle paraissait avoir chaud. S'éventant d'une main, elle tira de l'autre son chignon vers l'avant ; sous le poids des cheveux, elle avait le cou trempé de sueur.

— Vraiment, dit-elle, il fait une chaleur affreuse.

Aussitôt, sa voisine s'assit.

— Et comment ! gémit-elle, c'est à peine si on peut respirer.

C'était une jeune fille un peu grosse, trop massive pour être véritablement jolie, attirante néanmoins avec ses yeux et ses cheveux noirs et son visage plein, la douceur des traits cachant mal un soupçon de niaiserie. La troisième, toujours allongée, se tourna vers elle :

— Bien, sûr, c'est à cause de ton poids, Clara. Si j'étais aussi grosse que toi, moi non plus je n'arriverais pas à respirer.

Elle y était allée un peu fort. Les joues de Clara s'empourprèrent. Ce n'était pas la première fois qu'on l'humiliait ainsi, mais la douleur n'en restait pas moins vive.

— Que tu es méchante, Angela, cruelle même. Tu es...

— C'est vrai, c'était une remarque fort désobligeante, s'immisça la jeune fille blonde, tu devrais t'excuser, Angela !

— Margareta, notre archange de la paix, se moqua Angela, mais bon, Clara, je regrette. Tu me pardonnes ?

Ces mots furent dits sur un ton si badin et ironique qu'ils n'avaient pas grand-chose d'une excuse, Clara ne put cependant que les accepter. Elle réprima ses larmes d'un reniflement.

— Oui, finit-elle par répondre, je te pardonne. Mais uniquement si tu ne recommences...

— Angela fera des efforts, l'interrompit Margareta.

Elle savait que Clara ne cessait jamais de pleurnicher quand on s'était montré injuste à son égard, et elle connaissait aussi l'acharnement d'Angela ; mieux valait étouffer la querelle dans l'œuf.

— D'ailleurs, poursuivit-elle, je manque moi aussi un peu d'air. C'est la faute de ces maudits vêtements.

— Tu entends, s'écria Clara, Margareta elle aussi dit que...

— Nous pourrions enlever nos robes, proposa tranquillement Angela.

Ses compagnes la dévisagèrent, interloquées.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? interrogea Margareta.

— Qu'est-ce que je pourrais bien vouloir dire ? Si nous quittons ces robes, nous serons encore suffisamment couvertes. Et puis personne ne nous verra.

— C'est impossible, objecta Clara. Nous ne pouvons pas nous dévêtir dans un pré, en plein jour !

À cette seule pensée, elle frissonna. Il n'y avait qu'une Angela pour émettre une telle proposition, projet qui sembla pourtant sourire à Margareta.

— Quelle merveilleuse fraîcheur ce serait ! murmura-t-elle avec envie, et comme nous serions mignonnes !

À l'idée du charmant tableau qu'elles offriraient, Margareta fut séduite, même en l'absence de spectateurs pour les admirer : si Angela le fait, se promit-elle secrètement, je l'imité !

Et, bien sûr, Angela s'exécuta. Pour ce qui était de fanfaronner, cette dernière ne craignait personne ; elle pouvait d'ailleurs se le permettre car elle n'hésitait jamais à passer à l'acte. Se relevant d'un bond, elle entreprit de se déshabiller.

Margareta et Clara la contemplèrent avec admiration. Angela suscitait l'admiration de ses amis, des étrangers – et même de ses ennemis – en raison de son extraordinaire beauté. Du même âge que ses compagnes, elle les surpassait en maturité. N'ayant ni l'apparence gauche de Clara, ni l'air enfantin de Margareta, elle possédait un visage expressif où se lisaient l'ironie et la confiance en soi. Quiconque réussissait à soutenir le regard direct de ses yeux noisette en retirait l'impression d'une volonté extraordinaire.

Le plus splendide, chez Angela, c'était encore les cheveux, des cheveux d'un blond vénitien éclatant : même étroitement tressé, son chignon ne parvenait pas à discipliner ses boucles.

Ayant quitté en un tournemain sa robe et ses chaussures, elle avait tout d'un ange. Elle n'avait gardé que deux jupons blancs lui arrivant aux chevilles. Le haut, assorti, en dentelle blanche, découvrait la moitié des bras, le cou ainsi que la naissance de la poitrine. La croix dorée, loin de diminuer l'aspect inconvenant de son accoutrement, le renforçait plutôt.

Margareta et Clara avaient souvent eu l'occasion de voir leur amie dans cette tenue, matin et soir dans le dortoir, mais ce qui

paraissait naturel entre les murs du couvent évoquait irrésistiblement le péché ici, au beau milieu d'un pré.

Margareta n'en suivit pas moins sur-le-champ son exemple, imitée, après un temps d'hésitation, par Clara en personne. Ayant soigneusement plié leurs habits, elles en firent un tas au pied de l'arbre. Les premiers instants de malaise passés, Margareta commença à se sentir merveilleusement bien. L'agréable caresse du soleil sur ses bras dévêtus, la douceur de l'herbe sous ses pieds nus, la facilité que, soudain, elle éprouvait à respirer, à vivre ! Elle s'étira avec un profond soupir. D'un geste décidé, elle dénoua son chignon et secoua la tête. Ses cheveux tombèrent en une épaisse crinière jusqu'à sa taille. Ce fut une sensation prodigieuse, presque le sentiment d'une transgression, qui la troubla au plus profond d'elle-même. Elle sourit à ses compagnes.

— N'est-ce pas un beau spectacle ? demanda-t-elle d'un ton qui ne trahissait pas la vanité mais le bonheur.

Impressionnées, Angela et Clara libérèrent elles aussi leur chevelure. Même Clara n'éprouva aucune gêne et lança :

— Je vais au bord de l'eau, vous m'accompagnez ?

Les trois jeunes filles, côte à côte, traversèrent le pré à grandes enjambées jusqu'à un ruisseau où l'eau, dont le niveau avait certes baissé durant les dernières semaines, n'en demeurait pas moins aussi claire, fraîche et vive qu'auparavant. Ses rives étaient bordées d'une herbe drue et grasse, parsemée de pâquerettes et de fleurs de trèfle. Par endroits, il était si étroit qu'on pouvait sans peine le franchir d'un bond, mais les jeunes filles choisirent un endroit plus large pour patauger.

Margareta eut un léger rire. Penchant la tête en arrière, le visage offert au soleil, elle contempla l'azur du ciel les yeux mi-clos. Submergée par une violente joie de vivre, elle éprouva le désir que cet instant durât toujours. *Ni peur ni souffrance, se disait-elle, uniquement des journées d'été remplies de lumière et de douce chaleur, en compagnie d'amies comme Angela et Clara que j'entendrais parler et rire. Si seulement je pouvais ne jamais me marier, ne jamais être forcée de partir, ne jamais devoir être sérieuse et digne, si je pouvais rester maîtresse de ma propre vie !*

Un cri perçant la tira brusquement de sa rêverie. Se tournant, elle aperçut Clara qui était tombée assise dans l'eau. Debout

derrière elle, Angela riant à gorge déployée, du fou rire qui désespérait les sœurs du couvent, s'exclamait, les mains sur les hanches :

— Oh, mon Dieu, Clara !

Margareta, à son tour, ne put s'empêcher de pouffer au spectacle de Clara immobile dans l'eau, ses courtes jambes allongées devant elle, les bras écartés du corps en un geste impuissant, l'incompréhension dans les yeux, tel un barbet trempé.

— Vous êtes méchantes, sanglota-t-elle. Me voilà toute mouillée et vous riez !

Comme elle se mettait à pleurer, Margareta eut pitié d'elle :

— Allez, donne-moi la main, je vais t'aider à te relever. Ma pauvre, comment t'y es-tu prise ?

— Je crains que ce ne soit ma faute, reconnut Angela qui n'avait pas du tout l'air contrite, j'ai simplement voulu la pousser un peu, sans penser que les gens comme Clara ont peine à garder l'équilibre, poursuivit-elle, un éclair dans le regard.

— Arrête ! lui intima Margareta. Tu es odieuse !

Elle tendit la main à son amie.

— Cesse de pleurer, tout est arrangé.

Clara essuya ses larmes. Elle était mouillée des pieds à la taille.

— Je suis vraiment navrée, dit Angela, mais tu n'as qu'à t'allonger au soleil et tout sera sec en un instant !

— Eh bien, tu vois, ce n'est pas si terrible que ça, la consola Margareta.

Clara approuva, un peu consolée par la sympathie qu'on lui témoignait. Elle s'apprêtait à sortir de l'eau et à remonter la légère pente au-dessus de la rive quand elle se figea.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle, effrayée.

— Quoi ? demandèrent ses amies qui, au même instant, entendirent elles aussi.

On percevait nettement le piétinement de chevaux et des voix. Margareta pâlit.

— Juste ciel, chuchota-t-elle, des étrangers !

— Des hommes, murmura Clara, le souffle coupé.

Même Angela fut prise d'inquiétude.

— Il faut retourner à nos robes, dit-elle.

— Trop tard, estima Margareta, ils nous verraient. Restons tranquilles en espérant qu'ils continueront leur chemin.

— Nos robes sont sous le pommier, à la vue de tout le monde, répliqua Angela.

— Que vont-ils faire ? demanda Clara qui, si grande était sa peur, saisit la main de Margareta.

— Ils ne vont rien faire du tout, répondit celle-ci. Sans doute tout bonnement poursuivre leur route.

Mais le bruit des sabots se rapprochait.

— Eh, cria quelqu'un, regardez un peu ce qu'il y a là, par terre !

— Par le diable, quel extraordinaire butin !

— Trois robes, et en rase campagne encore !

— Que ces robes sont laides !

Angela eut une exclamation indignée.

— Incroyable, siffla-t-elle, qu'est-ce qu'ils se croient, ces gailards ? J'aurais bien envie de...

— Calme-toi, souffla Margareta, on dirait que tu veux attirer leur attention.

Un éclat de rire se fit entendre depuis l'autre bout du pré.

— Peut-être que ces robes contenaient quelque chose de moins laid qu'elles, dit une voix qui paraissait insouciant et à laquelle répondirent des cris d'approbation.

— Les dames doivent être quelque part par là !

— Alors, il va falloir se mettre à leur recherche.

Les voix se rapprochaient. Les jeunes filles se firent toutes petites. Elles étaient en proie à une profonde terreur. La guerre sévissait en Europe. Les gazettes parlaient de voleurs et d'assassins qui, errant dans les forêts, assaillaient des innocents, les dépouillaient ou les tuaient sans pitié. Margareta se remémora toutes les histoires atroces rapportées par les nonnes à ce sujet et se mit à trembler.

— Ils doivent être au moins cinq, chuchota-t-elle, toute pâle, et l'un deux a un accent étranger.

Clara ayant commencé à pleurer, Angela la poussa du coude avec impatience.

— Il ne faut pas montrer qu'on a peur, la prévint-elle, et, si c'est nécessaire, nous nous défendrons.

Margareta referma les mains sur sa croix d'or.

— Ce ne sont certainement pas des criminels, estima-t-elle.

Les pas s'approchaient, droit dans leur direction.

— Dieu du ciel, qu'est-ce que je vois là ?

Les jeunes filles se redressèrent et levèrent les yeux. Cinq hommes se tenaient devant elles sur la rive. Correctement vêtus, ils portaient des bottes de cuir souple, recouvertes d'une épaisse couche de poussière et de crasse. Une forte odeur de cheval les accompagnait. L'hilarité des visages, sous des cheveux en brousaille, n'arrivait pas à dissimuler la fatigue. Aucun ne devait avoir plus de trente ans et Margareta trouva qu'en dépit de leurs épées et de leurs poignards ils n'avaient guère l'air menaçant.

— Trois anges au bain, dit l'un d'eux. Que faites-vous dans un endroit aussi isolé ?

— Je pourrais vous retourner la question, rétorqua Angela avec colère. Il n'y a à la ronde ni route ni chemin, et vous passez là à cheval, comme si de rien n'était.

Les hommes la regardèrent, stupéfaits. Margareta ressentit presque de la fierté au spectacle de son amie faisant front, debout dans l'eau, la tête droite, ses cheveux bouclés rejetés en arrière. Si elle avait peur, elle n'en laissait rien paraître.

— Dites donc, ma petite dame, il ne faudrait pas nous traiter comme des bandits, tempéra l'un des hommes, manifestement le chef. Nous n'avons pas de mauvaises intentions.

Margareta détailla cet inconnu de très grande taille, dont le maintien, la nonchalance étudiée et l'élégance révélèrent un homme tout aussi habile à fréquenter les cours princières qu'à monter à cheval. Sous un chapeau noir orné de deux longues plumes blanches, ses cheveux de jais lui tombaient en boucles épaisses sur les épaules. Il était couvert jusqu'aux hanches d'un habit en velours marron foncé, ceint à la taille d'une large écharpe rouge à franges noires qui retenait son épée. Un blason, avec des animaux et des fleurs, était gravé dans la poignée dorée de l'arme. Un large col en dentelle blanche, maculé, était à demi recouvert par un manteau noir qui descendait jusqu'aux hautes bottes de cuir

*Ce manteau est beaucoup trop chaud !* songea Margareta, étonnée d'autant s'intéresser à cet étranger alors que ses amies et

elle-même étaient en danger. *Il ne fait pas de doute qu'il est issu d'une famille noble.*

— À présent que vous nous avez bien contemplées, dit Angela, vous pouvez poursuivre votre route !

— Peut-être que nous ne vous avons pas encore assez contemplées, objecta le chef. Ce n'est pas tous les jours que se présente pareil spectacle !

Son regard glissa d'Angela à ses compagnes. Margareta s'attendait à ce qu'il ne lui accorde qu'une attention superficielle avant de s'intéresser de nouveau à Angela. Mais il la regardait fixement, comme sous le charme. Profondément troublée, elle voulut baisser les yeux, mais n'y parvint pas. C'était la première fois de sa vie qu'on la regardait ainsi, et elle trouvait cela merveilleux. Si seulement elle arrivait à garder un peu de contenance devant cet homme ! Or elle se sentait si mal assurée et gênée qu'il devait la trouver empruntée.

Il se détourna enfin. D'un seul coup, son ton passa de l'imper-tinence à la rudesse :

— Je vous prierai instamment de sortir de l'eau, car nous voudrions nous baigner.

Ses hommes ricanèrent, et la peur s'empara de nouveau des jeunes filles qui s'empressèrent de gagner la berge. Les hommes leur tendirent la main pour les aider. Margareta prit celle du chef, leva les yeux sans l'avoir voulu et rencontra une nouvelle fois le regard de ce dernier. Il souriait.

— J'espère que nous ne vous avons pas trop effrayées, dit-il.

— Oh... mais non... pas du tout, mentit Margareta.

L'homme lui lâcha la main.

— Vous vivez près d'ici ?

— Oui, dans un couvent, là, derrière ces collines. Mais... nous ne sommes bien sûr pas des sœurs, poursuivit-elle, et la peur la reprit aussitôt.

— Tant mieux, répliqua l'étranger. Votre monde semble bien plutôt relever du séculier que du sacré !

— Il nous faut à présent rentrer, affirma Margareta qui se sentait mal à l'aise dans ses vêtements mouillés.

Elle trouvait la situation si inconvenante qu'elle avait hâte d'y mettre fin.

— Oui, nous allons partir, renchérit Angela. Adieu !

— Encore un instant, demanda le chef. Pouvez-vous me dire où se trouve la ferme des Sandlinger ?

— Oui, répondit Margareta, dans cette direction. À cheval, vous n'en avez pas pour longtemps.

Il remercia en s'inclinant légèrement. Un de ses compagnons s'adressa à lui dans une langue étrangère, sur quoi le chef lui répondit en proférant les mêmes sons étranges. Ils avaient certainement déjà oublié la présence des jeunes filles qui se dépêchèrent de regagner le pommier où elles avaient laissé leurs robes. Elles aperçurent alors les montures des cavaliers.

— Les chevaux paraissent exténués, constata Margareta.

— Oui, mais regarde un peu ce harnachement ! répondit Angela.

Les minces licous en cuir souple, brodés de fils de soie brillants, se prolongeaient derrière les oreilles par des sangles en tissu. Sur deux ou trois bêtes, des espèces de houppes en soie écarlate couraient de part et d'autre du cou. Elles se terminaient par de grands anneaux dorés, au niveau des selles qui, posées sur des couvertures en peau à longs poils, étaient attachées par une sangle en cuir et des cordelières en soie allant s'enrouler autour de la naissance de la queue. Des brides de cuir se croisaient sur le poitrail, maintenues par de lourdes boucles, dorées elles aussi.

— Ces hommes doivent être très riches, supposa Margareta.

— Apparemment. Mais avez-vous reconnu la langue dans laquelle ils s'exprimaient ? demanda Angela en enfilant sa robe.

— Je n'y ai rien compris

— C'était du tchèque !

— Du tchèque ?

— Oui. Je suis sûre que ces hommes viennent de Bohême. Ce qui expliquerait qu'ils parlent également l'allemand.

— Mais que font-ils ici ? s'interrogea Clara.

— C'est louche en effet, réfléchit Angela tout haut. Ce sont peut-être des insurgés protestants ?

— Des protestants ?

— Quelle importance ? Il faut absolument rentrer maintenant, implora Clara. Nous allons manquer la messe du soir !

— Nous avons eu en tout cas une journée distrayante, répliqua Angela sans s'émouvoir. Bien entendu, nous ne raconterons rien de tout ça.

— Nous dirons que nous nous sommes endormies sous un pommier et réveillées trop tard, proposa Margareta.

Ses compagnes furent d'accord, et, après avoir lissé leurs robes, se mirent en route.

À peine remarquait-on que cette chaude journée touchait à sa fin. Une légère brise se leva, jouant avec les herbes hautes et les branches touffues. Le ciel se teinta, à l'ouest, d'un rouge tendre qui se reflétait sur les cimes enneigées des Alpes et dans l'eau scintillante du ruisseau. La douceur de l'air et du soleil déclinant apaisa à ce point les esprits des jeunes filles que même Angela en oublia de lancer des piques à Clara. Chacune d'elles était plongée dans ses pensées ; Margareta ne cessait de songer à l'inconnu. La frayeur que lui avait inspirée son premier regard s'était dissipée ; il n'était plus que flatteur dans son souvenir. L'avait-il vraiment trouvée jolie ? Si oui, quel événement merveilleux ! Mais il se pouvait qu'Angela eût raison et qu'il s'agît d'un protestant de Bohême. Or les sœurs les avaient toujours mises en garde contre les tenants de l'autre confession, leur recommandant de ne jamais se lier d'amitié avec un protestant. Margareta fut néanmoins attristée à l'idée de ne plus revoir l'étranger.

Pressant le pas, elles ne tardèrent pas à arriver au couvent. Édifié dans un vallon large et plat, il était entouré de prairies sur trois de ses faces, la quatrième étant tournée vers la forêt. Les murs gris ceinturant, telle une citadelle, une vaste cour intérieure et les tourelles aux quatre coins, entre des bâtiments d'habitation rectilignes, avaient près de deux cents ans. Sur l'un des côtés s'étendait un immense jardin, avec des légumes, des fleurs et des arbres fruitiers. Sankt Benedicta était riche. Les jeunes filles nobles qui y vivaient étaient issues de familles aisées qui payaient un bon prix pour l'éducation de leurs enfants. Le couvent possédait par ailleurs de grands domaines donnés à ferme, les sœurs percevant la quasi-totalité des revenus.

À leur arrivée, les jeunes filles reconnurent, au milieu des fleurs du jardin, la coiffe noire de sœur Josepha, au visage rond et avenant. À son habitude, elle s'occupait de ses plantes. Elle était la

nonne préférée des pupilles, en permanence disposée à leur expliquer tout ce qui touchait à son cher jardin. Aucune des nombreuses et mystérieuses méthodes permettant de faire pousser les rosiers, les pieds-d'alouette, les chèvrefeuilles et les campanules, mais aussi la camomille et la menthe ainsi que mille autres herbes, ne lui était inconnue. C'est ainsi qu'elle ne semait et plantait qu'en période de lune croissante et ne cueillait de fleurs que de la main gauche. Un jour où Margareta était tourmentée par un mal de dents, elle l'avait emmenée avec elle au jardin, au coucher du soleil puis, ayant déterré la racine d'un séneçon en murmurant une formule à voix basse, elle l'avait pressée contre la dent malade avant de l'enterrer à nouveau, toujours chuchotante. Toute l'affaire avait paru un peu étrange à Margareta. La douleur avait toutefois cessé. Bien entendu, il valait mieux que la supérieure du couvent n'eût pas connaissance de pareilles pratiques, mais sœur Josepha pouvait compter sur le silence des pensionnaires.

— Où étiez-vous donc passées, les enfants ? s'écria-t-elle. Je ne vous ai pas vues à la messe !

— Ah, sœur Josepha, nous sommes désolées ! répondit Angela.

Elle était la mieux à même d'inventer des excuses sans qu'un papillotement de ses yeux innocents vînt trahir son mensonge.

— Nous nous sommes endormies sous un pommier.

Sœur Josepha nourrissait le secret désir de jouir des bons côtés de la vie ; aussi comprit-elle immédiatement ce qu'une sieste sous un pommier pouvait avoir d'enchanteur.

— Eh bien, vous aurez au moins eu un après-midi agréable, dit-elle. Rentrez à présent ! Il y a de la compote de poires au dessert.

Elle adressa un signe de tête bienveillant aux jeunes filles avant qu'elles ne gagnent la cour intérieure par une petite porte latérale, puis franchissent le grand portail du bâtiment. Une fraîcheur bienfaisante les accueillit dans la vaste salle d'entrée au sol empierré, au plafond voûté et aux vitraux colorés ne laissant filtrer qu'une faible lumière. Contrairement à de nombreuses autres constructions en Europe, qui n'opposaient aux conditions atmosphériques qu'un rempart insuffisant, ce couvent assurait à ses

résidentes une vie confortable. En été, l'épaisseur des murs protégeait de la trop grande chaleur et, en hiver, on usait si abondamment du bois provenant des forêts conventuelles que personne ne souffrait du froid.

Par malheur, elles rencontrèrent dans la salle d'entrée la supérieure, sœur Gertrud, qui les toisa d'un air sévère.

— Vous êtes en retard.

Angela, qui, comme ses amies, s'était profondément inclinée, fit une nouvelle tentative :

— Nous sommes désolées, nous...

D'un geste impérieux de la main, sœur Gertrud lui imposa le silence.

— Je ne veux pas le savoir. Allez immédiatement à la chapelle et priez. Et que cela ne se reproduise pas !

— Non, révérende mère, dirent-elles d'une même voix en s'empressant de disparaître.

Quelle chance qu'elle ne nous ait pas privées de dîner, pensa Margareta. L'odeur de la compote de poires, une odeur douce et familière rappelant le pays natal, était partout présente. Dans la paix de cette soirée d'été, la jeune fille se sentit comme chez elle dans ce vieux couvent, un chez-soi rassurant et protecteur.

Les jeunes filles avaient parcouru quelques pas quand la voix de la supérieure se fit entendre à nouveau :

— Un instant, j'allais oublier. J'ai deux informations importantes pour vous. Tout d'abord, j'ai eu aujourd'hui des nouvelles de tes parents, Margareta. Ils veulent te voir et, d'après ce que j'ai pu lire, ils seront ici dans les prochains jours.

Margareta se contenta d'un « oh ! » pour toute réponse. Elle n'était pas spécialement heureuse, car, ayant peu vécu chez elle, sa famille ne lui manquait pas. Elle savait qu'un voyage entraînait toujours beaucoup de fatigues, aussi se sentit-elle prise d'une espèce de méfiance : pourquoi ses parents venaient-ils ? Cela annonçait-il quelque chose de désagréable ?

— Deuxième point, poursuivit sœur Gertrud, un messenger a apporté la nouvelle de l'élection, à Francfort, du roi Ferdinand de Bohême comme empereur. Le Saint Empire romain germanique a un nouvel empereur.

L'ordre dans lequel la supérieure avait rapporté les deux nouvelles, pour inhabituel qu'il parût, était néanmoins tout à fait logique dans son optique : de tous les événements, les plus importants étaient ceux qui avaient un rapport direct avec Sankt Benedicta et ses hôtes. Tout le reste – guerre, empereur et roi, faits et gestes des puissants – ne venait qu'en second lieu.

Ni les jeunes filles ni sœur Gertrud n'imaginaient les conséquences que devait avoir, dans les années à venir, ce couronnement.